

Contribution à l'étude de la philosophie morale de Gérard Thibault d'Anvers.  
*Académie de L'Espée* – Livre II Tableau II.

Ce tableau se fait ici la suite logique du tableau I du Livre II : il représente l'homme dans le Monde, plus précisément l'homme d'arme, définissant plus qu'une simple éthique martiale, question qui anime les maîtres d'armes de la Renaissance, mais une véritable morale de vie. Ce tableau se divise, dans sa profondeur, en plusieurs plans. Les perspectives et les lignes générales du tableau ont également un sens que nous tenterons de dégager.

### **1 - Premier plan**

Le premier plan figure deux chars, dans lesquels ont pris place les deux personnages principaux du frontispice du livre I, Hercule et Mars.

1 – 1 L'attelage de gauche : un char, dans lequel est confortablement assis Hercule, tiré par un lion et le centaure Chiron.

#### 1 – 1 - 1 Héraclès - Hercule

Héraclès est le fils de Zeus et d'Alcmène. Héra, jalouse, fit en sorte d'accoucher d'Eurysthée, cousin d'Héraclès avant Alcmène. Eurysthée naquit le premier, et de ce fait, fut le chef de la lignée des Perséides. Héra tenta quand même de faire disparaître Héraclès en envoyant, dans son berceau, deux serpents. Héraclès les étrangla. Il passa son enfance à Thèbes.

A dix-huit ans, Amphytrion envoya Héraclès surveiller les troupeaux du roi Thespios sur l'Hélicon. Ce roi désirait un neveu du héros. Il mit alors dans son lit, chaque nuit, une de ses cinquante filles. Héraclès s'unit à toutes les jeunes femmes, nuit après nuit ; il pensait qu'il s'agissait toujours de la même femme. De ces unions naquirent cinquante fils appelés les Thespiades.

De son épouse Mégara, fille du roi Créon de Thèbes, Héraclès eut aussi plusieurs enfants. Mais Héra le rendit fou et Héraclès les tua. Il alla alors se faire purifier à Delphes. Il consulta la Pythie qui lui ordonna de se mettre pendant douze ans (1) au service du roi Eurysthée de Tirynthe. C'est la Pythie également qui imposa son nom à Héraclès : "celui qui reçoit sa gloire d'Héra".

Héraclès est un personnage vigoureux, dépensant sans compter son énergie. En effet, dans son apparence physique, ainsi que dans son comportement au quotidien, Héraclès apparaît comme un rustre, glouton, sale, grand buveur, pourvu d'une vitalité physique et sexuelle peu commune, animale. Sa forte pilosité provoque l'hilarité des Cercopes ; les viandes que le centaure Pholos lui propose rôties, il préfère les manger crues, il est le héros à la massue, arme archaïque d'avant la civilisation. Il porte sur le corps, une peau, qui selon Apollonios de Rhodes, est *crue et non tannée*, faisant de lui la représentation de l'homme-fauve, de l'homme sauvage. Habitué à ses débordements en tout genre, Euripide le montre dans l'*Alceste*, totalement ivre, chantant si fort qu'il couvre les lamentations funèbres dans la maison de son hôte. L'imagerie céramique n'est pas en reste de la littérature grecque, et décrit également les difficiles relations d'Héraclès avec la culture : par exemple, une coupe du musée de Munich le

montre assommant Linos, son maître de musique. Mais *l'un des paradoxes d'Héraclès – et non des moindres – oppose un héros qu'on a pu dire "culturel" ou "civilisateur" au rustre – le même pourtant?* (2). En effet, dans les actes de ses travaux, Héraclès est avant tout celui qui, pour reprendre les termes de Diodore, *a répandu la civilisation sur terre* (3), celui qui, après les Dieux, est venu parfaire l'organisation du Monde. D'ailleurs, toujours selon Diodore, cette action a été reconnue par les Dieux eux-mêmes, puisqu'Héraclès a obtenu l'immortalité par ses pénibles travaux entrepris au profit du genre humain (4). Il sera accueilli dans le monde divin et sera adopté par Héra, qui lui donnera pour épouse, sa fille Hébé.

Les pieds d'Hercule sont posés sur le serpent de Lerne.

La région de Lerne était dévastée par une hydre, serpent monstrueux, dont le nombre de têtes varie, selon les auteurs, de une à cent (5). Les traditions plus récentes prétendent que l'une d'elle était immortelle. Celle du centre selon les cas. L'hydre était un autre enfant de Typhon et d'Echidna qui avait été élevé par Héra dans le seul but de servir d'épreuve à Héraclès. L'hydre exhalait une haleine pestilentielle qui empoisonnait le bétail et saccageait les récoltes. Héraclès dut donc intervenir. Ce fut le second de ses douze travaux. L'hydre avait un crabe géant pour allié. Le héros l'affronta avec la massue, mais chaque fois qu'il parvenait à détruire une tête, deux autres prenaient immédiatement sa place. A la fin, avec l'aide de son fidèle neveu Iolaos, Héraclès triompha. Juste après que le héros tranchait une tête, Iolaos cautérisait la blessure, empêchant les têtes de repousser. Il ensevelit ensuite la tête immortelle sous un rocher. Le crabe ne posa pas de problème et Héraclès l'écrasa d'un coup de talon. Pour récompenser le crabe qui avait donné sa vie sous ses ordres, Héra fit de lui une constellation.

Après avoir terrassé l'Hydre, Héraclès prit son venin et, afin de les rendre mortelles, en enduisit ses flèches.

### 1 – 1 – 2 Chiron

Les Centaures sont des êtres mi-homme, mi-cheval. Ils ont le buste d'un homme, et parfois même les jambes d'un homme, mais l'arrière de leur corps, à partir du buste est celui d'un cheval, et au moins à l'époque classique, ils ont quatre jambes de cheval, et deux bras d'homme.

On les retrouve dans de nombreuses scènes mythiques. Celles-ci se divisent en deux actes principaux distribués selon la géographie. Le mythe le plus populaire concerne les centaures de Thessalie, qu'on trouve déjà dans Homère et dans Hésiode (6), souvent représenté par les artistes grecs, est celui du combat des Centaures et des Lapithes aux noces de Pirithos (7). Thésée, l'athénien, en est le héros. Pirithos, roi des Lapithes, invita à ses noces avec Hippodamie le centaure Eurytion. Celui-ci, ivre, porta les mains sur la fiancée et fut châtié de son insolence par les héros, qui le chassèrent, après lui avoir coupé le nez et les oreilles. Les centaures, ses compagnons, vinrent alors à son secours, et il s'ensuivit une bataille dans laquelle les centaures furent vaincus par Pirithos et par Thésée présent à la fête. Les centaures furent poursuivis jusqu'au pied du Pinde.

On retrouve ensuite les Centaures en Arcadie, toujours dans des combats ; mais ici c'est le héros dorien Hercule qui les défait (8).

Toujours en Arcadie, ils s'illustrent dans l'histoire d'Atalante (9).

Il existe enfin, mais c'est tout à fait marginal, des Centaures à Chypre. Ils diffèrent dans leur morphologie des Centaures classiques puisqu'ils ont des cornes de taureaux. Selon Nonnos (10), ces Centaures sont le fruit d'une union accidentelle entre Zeus et Gaïa.

Tous ces Centaures sont dépeints comme des proches parents des satyres, avec lesquels ils figurent dans la pompe dionysiaque. Ils sont chasseurs et donnent l'image de tribus primitives encore sauvages, dont les instincts lubriques et violents sont excités par l'ivresse.

Un autre Centaure relève le niveau : Chiron est différent, tant par sa naissance que par ses mœurs, Homère l'appelait le *plus juste des centaures* (11), et Pindare le disait *plein d'amour pour les hommes* (12).

Il est le fils de Cronos et de Philyra, nymphe océanide, d'où son surnom de *Philyrides*. Lors de ses amours avec la nymphe, Cronos, surpris par son épouse Rhéa, se changea en cheval afin de lui échapper.

Chiron passa sa vie dans les vallées du Pélion, en Thessalie.

Il y fut l'éducateur et l'ami d'éminentes personnalités.

Chiron fut le maître d'Asclépios (13), qu'Apollon lui avait confié à sa naissance pour l'instruire dans l'art de la médecine. Chiron excellait dans cet art : il rendit notamment la vue à Phoenix, fils d'Amyntor, à qui son père avait fait crever les yeux.

Il fut l'ami ou le précepteur d'un grand nombre de héros, tant des Argonautes que de ceux qui prirent part à la guerre de Troie.

Il fut ainsi l'éducateur de Jason et son fils Médos, du chasseur Actéon, de Pélée dont il fut, en proche de la famille, le conseiller et l'ami (14).

Il fut également l'éducateur du grand guerrier Achille (15). Après avoir nourrit son élève du sang des lions et de la moelle des ours et des sangliers, Chiron apprit à Achille à lancer le javelot contre les bêtes sauvages et à atteindre les biches en pleine course, lui enseignait l'équitation et l'art des armes.

Fils d'un dieu, Chiron était immortel ; sa mort fut volontaire. Chiron fut blessé par Hercule, involontairement. Il reçut à la jambe une flèche empoisonnée par le venin de l'hydre de Lerne. Aucun remède ne pouvant le guérir, Chiron, souffrant terriblement, demanda à Zeus de transférer son immortalité à Prométhée. Zeus acquiesça, mais affecté, transporta Chiron dans la voûte étoilée : il devint le Sagittaire.

Cet ensemble montre une redondance entre Hercule et Chiron. Ce sont tous deux des civilisateurs, Hercule par sa vigueur défriche, Chiron, par sa patience, sa culture et ses mœurs raffinées, éduque. Dans le cas d'Hercule, la charge instinctuelle est mise au service d'un processus civilisateur, dans le cas de Chiron, cette charge inhérente à son état de centaure est transcendée par la culture.

### 1 – 1 – 3 Le lion

Le Lion est l'attribut classique d'Hercule (16).

Si, dans l'analyse du tableau, nous restons dans le domaine de la mythologie grecque, ce lion est celui de Némée. Il est le fils d'Orthos et d'Echidna, frère de la Sphinge de Thèbes qui s'illustre dans le mythe d'Œdipe. Ce lion ravageait la région de Némée, en Argolide. Hercule intervint : tuer ce lion fut le premier de ces douze travaux. La peau de cette bête féroce arrêta les flèches lancées par Hercule qui dut se jeter sur elle avec sa massue de bois d'olivier. Une fois la bête vaincue, Hercule en prit sa peau en guise de cuirasse. Dans ce tableau, Hercule porte cette peau sur lui, on peut donc évoquer une autre symbolique à ce lion, toutefois assez proche.

En alchimie, le lion est un symbole solaire. *Le lion dévore les autres animaux et les tourne en sa substance, parce qu'il s'en nourrit... En général, c'est ce qu'ils (les philosophes chymistes) appellent leur Mâle ou leur soleil, tant avant qu'après la confection de leur mercure animé. Avant la confection, c'est la partie fixe, ou matière capable de résister à l'action du feu. Après la confection, c'est encore la matière fixe qu'il faut employer, mais plus parfaite qu'elle n'était*

*avant. Au commencement c'était le lion vert, elle devient le lion rouge par la préparation. C'est avec le premier qu'on fait le mercure, et avec le second qu'on fait la pierre ou l'élixir* (17).

En héraldique, le lion est le symbole classique du courage, de la force et de la bravoure, mais aussi de la sagesse et de la souveraineté.

1 – 2 L'attelage de droite : un char, dans lequel a pris place Mars, tiré par un loup et une panthère.

1 – 2 – 1 Mars

Mars est l'équivalent romain du dieu grec Arès. Mais il fut bien plus célébré à Rome qu'en Grèce.

Arès avait en Grèce mauvaise réputation. Homère (18) fait dire à Zeus, son père :

*Je te hais plus qu'aucun dieux qui vivent sur l'Olympe*

*Car tu ne rêves que de discordes, de guerres et de combats.*

Héra a à peu près la même opinion de son fils. Face à l'engagement d'Arès auprès des Troyens pendant la guerre de Troie, elle s'éclame :

*Zeus père, n'es-tu pas outré des sévices d'Arès?*

*Combien de braves Achéens n'a-t-il pas fait périr*

*A tort et à travers! J'en suis navrée, et cependant*

*Aphrodite et Apollon à l'arc d'argent sont tout heureux*

*D'avoir lâché ce fou qui ne connaît aucune loi* (19)

D'une manière générale, cette image d'Arès est celle qu'en avait les Grecs : un dieu sanguinaire et brutal (20), se souciant souvent peu de la cause qu'il défend. Appartenant pourtant à la seconde génération des Olympiens, comme Apollon et Hermès, il est *refusé parmi les dieux* (21)

Ses amours, et le fruit de ses unions, sont à l'image de cette considération. Arès a de nombreuses aventures avec des mortelles, mais ses enfants sont souvent des personnages violents ou des fous : le bandit Cynos qui défia Hercule, Diomède de Thrace dont les juments mangeaient de la chair humaine, Phlégius, Térée, Lycaon... Sa relation adultère avec Aphrodite (22) se termine mal : Arès est ridiculisé au yeux des autres dieux et doit se réfugier chez lui en Thrace.

Classiquement, Arès est décrit comme un terrible guerrier : *Il a une taille surhumaine, pousse des cris terribles. Il combat ordinairement à pied mais on le voit aussi sur un char attelé de quatre chevaux* (23).

Il est souvent accompagné de ses fils Déimos (la Crainte) et Phobos (la Peur), ainsi que d'Eris (la Discorde) et d'Enyo, déesse des batailles.

Mais les Grecs prennent un malin plaisir à le voir vaincu par une force plus subtile, celle d'Hercule ou d'Athéna. Il est malmené par les Aloades, qui l'enferme dans une jarre, et ne doit son salut qu'à Hermès. Il sera même jugé par un tribunal de dieux olympiens quand, pour venger sa fille Alcippé, il assassinera Halirrhothios, fils de Poséidon. Ce jugement aura lieu sur une colline qui prendra son nom : l'Aéropage.

Son culte ne fut pas très développé en Grèce. A Athènes, son temple se situait au pied de l'Aéropage. Il était vénéré en Thrace, considéré comme son pays, où vivaient également ses filles, les Amazones. A Thèbes, on garde un souvenir d'Arès, puisque c'est là que Cadmos, fondateur de la ville de Thèbes, sema les dents d'un dragon, fils d'Arès. Ces dents donnèrent naissances aux Spartes (24). Les relations entre Arès et Thèbes sont encore plus étroites car Harmonie, fille qu'il eut d'Aphrodite, sera l'épouse de Cadmos. C'est donc surtout à Sparte qu'Arès fut vénéré.

A Rome par contre, Mars acquiert une importance toute autre, celle d'un dieu défenseur de causes justes : la force guerrière au service de la cité. Cet *Hymne homérique* en est le

parangon, marquant nettement des différences de psychologie entre les Grecs et les Romains : *Mars puissant, qui sous ton poids fais plier un char, toi dont la tête est armée d'un casque d'or et le bras d'un bouclier, dieu magnanime au bras vigoureux, sauveur des cités, divinité cuirassée d'airain, rempart de l'Olympe, père de la Victoire dans une guerre équitable, soutien de Thémis, terreur de tes ennemis, chef des hommes vertueux, roi de la force, qui roules dans les airs un cercle lumineux au milieu des sept planètes, où t'enlèvent sans cesse d'ardents coursiers au-dessus du troisième orbite, exauce mes vœux, ami des héros, source d'une jeunesse audacieuse. Répands sur ma vie du haut des airs, et la douce clarté et la force martiale ; que je puisse éloigner de ma tête l'amère douleur, réprimer par ma prudence l'impétuosité trompeuse de mon âme, et retenir la fougue de mon courage qui me pousse à la guerre cruelle ; accorde-moi, dieu fortuné, de vivre sous des lois pacifiques en évitant l'impétuosité des guerriers et la mort violente* (25).

A Rome, Mars est l'époux de Bellone. Il eut également une relation féconde avec Rhea Sylvia, puisque de cette union naquit Romus et de Romulus. Mars est donc aux origines de Rome, origines glorieuses contrairement à celles de Thèbes. Il sera donc honoré : l'année romaine commençait au mois de mars ; Rome disposait de plusieurs temples dédiés à Mars (26) ; un collège de douze prêtres, les Saliens, étaient depuis le règne de Numa, les serviteurs de Mars et les gardiens des douze boucliers sacrés, les anciles... Pour les Romains, Mars participait à la fertilité et même à la guérison.

Dans ce tableau II de l'*Académie de l'Espée*, la représentation de Mars répond à l'image classique de l'Antiquité. A noter toutefois, que dans certaines représentations antiques, figure sur l'égide du dieu, la tête de la méduse. Dans le char de Mars, on remarque les attributs militaires classiques : le casque, le tambour et le mousquet. Mars lui-même porte l'épée et la lance et pose sa main gauche sur le bouclier.

#### 1 – 2 – 2 Le loup et le guépard

Le loup est traditionnellement associé à Mars (C'est une louve qui allaita les jumeaux romains...).

En alchimie, le *loup est l'antimoine* (27). *L'antimoine est cette eau permanente, cette eau céleste qui nettoie, purifie et lave l'or philosophique* (28).. *L'or philosophique est ce grain fixe, principe de fixité, qui anime le mercure des sages et la matière de la pierre, c'est-à-dire l'humide radical des métaux, la portion la plus digérée de la vapeur onctueuse et minérale qui les forme* (29).

Le guépard se fait ici l'alter-ego du lion. Il est "passant" et sa tête est tournée vers la gauche. La représentation de ce félin est proche de celles des léopards héraldiques, assez naturalistes, que l'on retrouve en région anglo-normande.

## 2 - Second plan

Le second plan se compose de plusieurs niveaux : en bas quatre jeunes femmes sont assises. Immédiatement en arrière, dans des alcôves, se dressent deux autres femmes, dont celle de droite facilement reconnaissable : Athéna/Minerve.

Au-dessus de l'imposant édifice central figurent un tableau allégorique avec de nombreux personnages et animaux.

Le niveau bas montre 5 vertus et Athéna/Minerve

### 2 – 1 Les vertus

Traditionnellement, il existe trois vertus cardinales : la tempérance, la force et la justice. S'y adjoint une quatrième vertu : la prudence (30). On les retrouve chez Platon, chez Aristote, puis chez les stoïciens, chez Philon d'Alexandrie (31), et chez les philosophes chrétiens de l'Antiquité.

La vertu se définit comme la force appliquée au bien. De *vir*, homme courageux, (32) la vertu est une attitude intelligente de discernement et de volonté permettant d'agir selon la raison, et non selon les passions...

Platon définit la vertu comme *un idéal d'autonomie morale où la raison s'exerce dans le but et de rationalité qui protège l'individu des vicissitudes du hasard et de toute atteinte de la part d'autrui* (33)

Socrate (34) ne met pas en relation la causalité finale et l'exercice des vertus. L'objectif des vertus n'est pas l'obtention de *belles et bonnes choses* comme la santé, la richesse, l'intelligence..., mais bien l'ordre de l'âme, afin de réaliser en l'âme même *la plus grande et la plus belle parmi les harmonies* (35). Socrate met également en lien la vertu et le savoir, considérant la vertu comme une connaissance. Socrate distingue ainsi dans le *Lachès* (36), la témérité et le courage : le courage est une action raisonnée, fruit d'un apprentissage.

La conception aristotélicienne de la vertu est proche de celle de Platon. Toutefois, Aristote fait naître l'action vertueuse d'une disposition constante. Le sage est celui qui de façon constante garde ce lien entre vertu et action.

Chez les Stoïciens, l'action est au cœur de la pensée de la sagesse. La sagesse est la jouissance du bien de l'esprit (37) et ce bien s'acquiert par la pratique et la théorie. La théorie est connaissance, fruit d'un apprentissage, la pratique est expérience. La pratique de ce que les Stoïciens nommaient une occupation (littérature, musique...) est en fait *une méthode qui, par le moyen d'un art ou d'une partie d'un art conduit au domaine de la vertu* (38). Une occupation a ainsi valeur instrumentale, c'est un outil destiné à conduire le philosophe sur le chemin vertueux de la sagesse, à lui faire comprendre les lois générales du fonctionnement du Monde, et d'exercer sa Raison à se conformer à ses lois..

Le renouveau stoïcien à la Renaissance est dû à ses *possibilités de conciliation avec le christianisme* (39). Le manuel d'Épictète, plusieurs fois traduit à la Renaissance eut une profonde influence et de nombreux auteurs ont remis au jour ce système philosophique, en réaction à une dérive épicuriste considérée comme athée et matérialiste (40) : Pétrarque, Guillaume du Vair, Juste Lipse...

La voie proposée par les Stoïques peut en effet être une voie compatible avec celle du christianisme : elle demande effort et courage. De plus, le stoïcisme accorde une place prépondérante à la morale, au devoir : celui de se conformer à la Raison, de Dieu ou de la Nature, en tous les cas de l'ordre transcendant qui établit notre vie et notre destin.

C'est une définition du devoir et de la possibilité de l'accession au bien. En 1585 dans sa *Philosophie des Stoïques*, Guillaume du Vair (1556-1621) définissait ainsi le bien : *Je pense que pour définir proprement le bien, on peut dire que ce n'est autre chose sinon l'être et l'agir*

*selon la nature* (41). Cette phrase permet de comprendre la relation étroite entre le stoïcisme et toute la pensée occulte de la Renaissance et notamment l'alchimie.

Du X<sup>IV</sup>e au X<sup>VI</sup>e siècle, la représentation des vertus était fréquente, notamment en Italie. Sous les traits de femmes, on les retrouve d'abord dans l'ornementation des tombeaux puis des chaires, des bénitiers, des tabernacles. Elles passèrent ensuite dans l'iconographie profane, illustrant la morale dans la décoration de palais, d'édifice public, d'objets divers (comme des gaines de poignard).

Elles s'insèrent également dans les jeux de tarot, ou dans de vastes ensembles décoratifs, inspirés des théories des théologiens ou des humanistes ; elles côtoient alors les dieux antiques, les Muses, les vices, les arts libéraux, les planètes, les signes du zodiaque.

Dans ce tableau, Thibault s'éloigne de la conception traditionnelle des cinq vertus cardinales. S'il considère trois des grandes vertus cardinales : la Prudence, la Tempérance et la Justice, il se singularise en représentant deux autres vertus ou qualités intellectuelles : la Beauté (à interpréter ici comme recherche de la beauté) et l'Etude.

La Force n'est pas représentée. Elle est pourtant à distinguer du bouillonnement vital d'un Hercule ou d'un Mars ici représentés. La Force est inhérente aux trois autres vertus cardinales : elle est volonté, constance et courage (42). Dans le cas présent de l'escrime, la constance de l'étude s'y substitue.

Dans ce tableau, sont représentées, de gauche à droite :

#### La Beauté

Elle est représentée par une jeune femme dénudée aux cheveux longs non noués. Ses attributs sont la roue, le sablier et

Les pré-socratiques étudient la nature, en tentant d'en percevoir l'unité, comme en témoigne l'invention de mots où se distinguent leurs préoccupations mais aussi leurs concepts.

Le terme *kosmos* est une de leur création. Il vient d'un mot qui veut dire « ordonner » « ranger ». Le *kosmos* est donc un ensemble, une structure ordonnée. Mais dans le langage courant *kosmos* signifie également « décoration » ou « ornement ». Le *kosmos* implique la double notion : rationnelle et esthétique.

L'escrime de Thibault est dans cet esprit. Mais il n'est pas dupe de la finalité de son art : *Soyons donc préparé à tout, car au fait des armes, après que la faute est commise, il n'y a ni remède ni excuse valable* (43).

#### L'Etude ou la Patience

Elle est représentée par une jeune femme habillée strictement. Son visage est calme et concentré. Elle salue humblement. Ses attributs sont les livres et une plume.

Vertu essentielle à la possession d'un art, ici en l'occurrence l'escrime. Thibault insiste sur ce point dans l'introduction de son second livre : *Les exemples du premier livre contiennent chacun en soi deux choses : c'est à savoir connaissance et habitude du corps. Connaissance, comment on changera avec avantage le corps et épée contre les changements du corps et épée de l'adversaire, par laquelle connaissance le jugement, les yeux et le sentiment se fortifient, et s'accoutume à connaître par le commencement de l'opération la fin d'icelle, et comment on la doit rencontrer avec avantage.*

*Habitude du corps, comment le corps et les membres se doivent gouverner pour se tenir toujours fermes et prompt à mettre en exécution (sans aucune altération) ce qui leur sera commandé par la raison : d'où s'ensuit, que sans la raison et l'habitude du corps, il ne se fait rien bien convenablement en cetuy notre exercice...*

### La Prudence

La représentation de cette vertu est classique : une jeune femme, tenant dans sa main une épée sur laquelle s'enroule un serpent, un visage qui se dessine sur la partie postérieure de son crâne, permettant de voir derrière elle. Toutefois, dans sa main droite, elle tient le symbole de Thibault. Elle est représentée par une jeune femme habillée strictement. Son visage est calme et concentré. Elle salue humblement. Ses attributs sont les livres et une plume.

C'est une raison pratique de discernement du bien, dans sa finalité et dans les justes moyens d'y accéder.

Cette vertu est essentielle à la pratique de l'escrime. Thibault y insiste notamment en conclusion de son tableau I, 13 : *Donc si les vulgaires en demeurent étonnés, il ne faut pas le trouver étrange, attendu que leur pratique n'étant pas fondée en science générale, qui soit battante à les préparer contre toutes les occurrences, il s'ensuit de nécessité, que les issues de leurs entreprises dépendent en partie du sort de la Fortune, qui domine partout, où la Prudence est forclosée.*

### La Tempérance

Autre raison pratique, mais de contenance des désirs et des instincts, permettant d'éviter les excès destructeurs. Sa représentation est également classique.

Et entre la Prudence et la Tempérance, immédiatement en arrière, la Justice, force et constance de la volonté, corollaire des deux vertus précédentes, ou les réunissant, permettant et opérant des choix. La Justice est représentée avec ses attributs classiques : notamment la balance et le glaive ; elle foule aux pieds le griffon et le chien.

### 2 – 2 Athéna - Minerve

Athéna est le type même de la divinité protectrice de la cité, de l'état. A l'époque classique, elle exprime une civilisation intelligente, réfléchie, harmonieuse, claire, sans mystère ni mysticisme. Elle est la divinité tutélaire d'Athènes.

Sa personnalité pourtant n'est pas simple.

Les controverses au sujet de ses origines en sont déjà le témoin.

A une Athéna chtonienne, d'origine mycénienne, viendra se fusionner une autre divinité, grecque, Pallas. Pallas (mot grec qui signifie jeune fille) est une divinité virginale, qui devait être martiale, une sorte de Walkyrie.

Mais cette fusion est tardive. Dans *l'Iliade*, Arès se plaint de l'intervention d'Athéna parmi les dieux comme d'un phénomène récent qui a bouleversé les cieux, et si la mythologie a imaginé la fabuleuse naissance de cette intruse qui n'avait pas de mère (44), la légende du fusionnement était née. Hésiode finit par lui inventer une mère, Métis. Ainsi, selon la mythologie classique, Athéna est la fille de Zeus et de la Titanide Métis, fille du Ciel et de la Terre. Finalement, cette Athéna Pallas sera la fille favorite du maître des dieux qu'elle aide de ses conseils.

Une légende tardive raconte l'histoire d'une Pallas indépendante d'Athéna. Elle était la fille du dieu Triton. Athéna aurait été élevée avec elle, dans sa jeunesse, et l'aurait tuée accidentellement. On retrouvera cette légende dans l'histoire du *Palladion*.



## Les fonctions d'Athéna (45)

Les fonctions d'une divinité aussi complexe, ne sont pas seulement multiples et variées : elles sont aussi contradictoires.

### Divinité poliade :

Athéna est la divinité poliade par excellence (46). Elle est donc la protectrice des acropoles et la gardienne des cités. En cette qualité, elle est vénérée dans les temples sacrés situés sur les hauteurs et qui ont bien souvent une importance stratégique. Parmi ces villes, sa préférée est Athènes. Quand les Athéniens abandonnent leur ville à l'approche des Perses, c'est à Athéna qu'ils confient la cité : avant la bataille de Salamine, un décret officiel confia la ville à Athéna. D'autres cités honorent Athéna comme leur gardienne. Toutes ces cités possèdent une image miraculeuse de la déesse, un *palladion* : Troie, Sparte, Rhodes. Athéna, divinité de la concorde intérieure, de l'union, de l'unité extérieure est la divinité du panhellénisme. C'est autour d'elle que la tentative de Périclès a été élaborée.

### Divinité familiale :

Il s'agit probablement d'une attribution liée à son origine chthonienne. Déesse du palais mycénien, Athéna, à l'époque classique, est devenue naturellement la protectrice de la famille. Elle s'intéresse à la conclusion des mariages. La prêtresse d'Athéna portait chez les jeunes mariés l'image de la déesse. De là, Athéna étend sa protection aux enfants des premiers âges.

### Divinité guerrière :

Cette fonction est la suite logique de son rôle vis-à-vis de la cité. Le meilleur garant de l'indépendance de la cité, c'est la déesse. Le *gorgoneion* est un de ses attributs les plus efficaces. Dans la guerre de Troie, elle intervient constamment. Elle est, dans la guerre contre les Titans, Athéna *promachos* (47), celle qui combat au premier rang ; elle est Athéna *nikè* (48), celle qui donne la victoire. Elle passe parfois pour avoir inventé le char de guerre, et elle est dompteuse de chevaux.

### Divinité de l'industrie et des travaux artisanaux pacifiques :

Elle préside à tous les arts et à tous les travaux de la paix, qui expriment la plus haute habileté manuelle. Athéna, déesse aux doigts agiles, est la patronne des fileuses et des tisseuses. C'est Athéna *erganè* (49), artisane, patronne des potiers (elle avait inventé le tour), des armuriers, des ouvriers du bronze, elle invente l'équerre et protège aussi les beaux-arts.

### Divinité agricole :

Elle a d'étroits rapports avec le premier roi de l'Attique Cécrops (50) et ses filles. Dans ce domaine elle ne présente pas de traits mystérieux. Elle est divinité des champs, divinité des eaux.

### Divinité de la santé :

Déesse de la santé physique et morale, elle possède à ce titre une statue sur l'Acropole ainsi que des autels. C'est Athéna *hugieia* (51), la déesse de la bonne santé. Il est probable qu'avant l'introduction du culte d'Asclèpios à Athènes, Apollon et Athéna se partageaient les guérisons. Déesse purificatrice dans le domaine physique, Athéna l'est aussi dans le domaine moral. Elle a la faculté d'acquitter les dettes de sang, prend la défense de l'homicide involontaire ou du meurtre en légitime défense depuis la défense d'Oreste devant l'Aréopage.

### Divinité vierge :

D'une chasteté farouche, elle n'excuse ni les faiblesses ni les curiosités malsaines. Elle rend aveugle Tirésias qui la surprise au bain. Elle défend l'honneur du foyer conjugal.

### Divinité de l'intelligence, de la justice et des arts :

Athéna est la déesse de la raison et du savoir, la déesse des plus hautes spéculations de l'esprit. Sa sagesse guide les hommes et les états. A Athènes, elle est Athéna *boulaia*. Gardienne de l'hospitalité, gardienne de la justice, c'est elle qui, au nom de l'intelligence, de la

clarté, de la raison, répudie les violences archaïques de la vendetta et du talion. Elle institue un tribunal particulier pour le jugement des meurtres involontaires. Elle protège enfin les arts et la musique : Athéna *aedôn*, rossignol.

#### Les attributs d'Athéna

La chouette : symbole d'intelligence en raison de sa vision nocturne.

Les yeux glauques (52) correspondraient à des yeux brillants, clairs, perçants. Cette symbolique est semblable à celle de la chouette.

L'olivier :

A la demande du Cécrops, Poséidon et Athéna s'affrontèrent pour obtenir la souveraineté d'Athènes. Celui des deux dieux qui offrait le plus beau présent serait le vainqueur. Athéna offrit l'olivier. L'importance de l'olivier dans l'économie méditerranéenne n'est plus à démontrer...

L'égide (53) :

Initialement Athéna était représentée couverte de l'égide, protectrice, inaltérable (54). Athéna est également représentée en armure, sur laquelle figure une tête de Méduse.

Le *gorgonéion* : Grâce à Athéna, Persée tua la Méduse et s'empara de sa tête. Ce trophée est le *gorgonéion*, et par extension le *gorgonéion* est l'effigie de la gorgone Méduse. Sur le chemin du retour de son exploit, Persée s'arrêta au palais du Titan Atlas, qui lui refusa l'hospitalité. Le héros lui montra alors la tête de la Méduse et le transforma en montagne. C'est à l'aide de cette tête qu'il changea ses ennemis en pierre, dont le prétendant de sa mère, le roi Polydectès. Son sang était à la fois un remède et un poison. Une mèche de ses cheveux aurait suffi pour dérouter une armée.

Persée offrit le *gorgonéion* à la déesse Athéna, qui, selon Homère, le plaça au centre de son égide ou, si l'on en croit Apollodore sur son bouclier pétrifiant ses ennemis.

Dans l'iconographie antique le *gorgonéion* figure au centre de l'égide, comme emblème sur les boucliers des guerriers ou seul, créant un décor à part entière.

Il est devenu un motif décoratif très populaire durant l'époque archaïque sur les vases en bronze ou en argile, les terres cuites architecturales et les frontons de temples. Les plus anciens exemples dans l'art sont les plus fidèles aux textes antiques gardant les caractéristiques monstrueuses. Mais peu à peu, à partir de la deuxième moitié du Ve siècle, le visage perd ses traits effrayants pour devenir celui d'une jeune femme.

Les armes : casque, lance, bouclier, parfois une cuirasse.

Le *palladium* (ou palladion)

Les hypothèses sont nombreuses quant à sa nature réelle. D'après Apollodore (55), ce serait une effigie de Pallas, fille de Triton et compagne d'Athéna, tuée par mégarde par la déesse, et faite alors par celle-ci qui y accrocha l'égide. D'autres auteurs pensent que Zeus l'aurait alors donnée à Dardanus ; cette statue qu'on décrit haute de trois coudées, les jambes unies, une pique dans la main droite, dans la gauche un bouclier ou une quenouille et une broche, fut dérobée à son sanctuaire de Troie par Ulysse et Diomède, informés que tant qu'elle serait dans la ville celle-ci ne pourrait être prise. Plus tard, on conta que ce palladium ou un second avait été sauvé par Enée et emporté en Italie. Argos, Athènes, Siris, Luceria, Lavinium, Rome se vantaient chacune de posséder le vrai *palladium*. Celui de Rome était caché dans le temple de Vesta. Le mot de palladium passa dans le langage courant pour désigner les choses sacrées et dont la conservation est d'importance capitale.

Mais certains pensent que le *palladium* est tout autre chose : un phallus notamment (56).

On touche ici à la complexité de la personnalité d'Athéna. Elle est l'incarnation de la femme phallique par excellence, éminemment masculine, éminemment maternelle (57)

Athéna est, selon Apollodore, la mère toujours virginale d'Erichthonios, mais elle déploie avec plusieurs héros des relations bienveillantes et maternelles : Héraclès (Athéna le conseilla

dans son combat contre l'hydre de Lerne), Persée, Achille, Diomède, Méléna, et notamment avec Ulysse (58).

En tant que fille de Métis et de Zeus, Athéna incarne la notion de *metis*. Cette notion est définie par J. P. Vernant et Dérienne (59) comme étant une forme particulière d'intelligence, une prudence avisée. La *metis* représente l'intelligence pratique, la ruse et la débrouillardise, mais aussi une curiosité, une capacité d'investigation et de sublimation. Ulysse incarne également cette *metis*.

Il est probable que dans ce tableau de l'*Académie de l'Espée*, cette proximité entre Athéna et Ulysse ait une importance. Au XVIe et XVIIe siècle, elle était bien connue. Elle marque, au-delà de la symbolique alchimique de la déesse et de ces héros (60), la capacité à se frayer un chemin, à dégager une voie, de façon intelligente et raisonnée, jusqu'au but final. Athéna représente également ici cette capacité de discernement et d'adaptation qui permet, de façon réactive, d'agir selon des principes raisonnés et de vaincre ses propres démons d'une force brutale irréfléchie. Les yeux et oreilles dessinées sur sa tunique permettent de voir et entendre le monde, extérieur et intérieur, et d'y adapter son action. Les chiffres figurant sur l'épée d'Athéna entre sûrement dans ce contexte : la connaissance de l'épée et la connaissance de la pression de l'épée adverse sur sa propre épée déterminent l'escrime pratiquée.

## 2 – 3 Les colonnes du temple de Salomon

Un peu en retrait, sont représentées deux colonnes : il s'agit probablement des piliers du temple de Salomon (61) : *Jachim (il établira)* et *Boaz (dans la force)*.

La colonne de gauche possède sept niveaux. Chaque niveau est nommé du nom d'un art, avec de bas en haut.

Grammaire  
Arithmétique  
Dialectique  
Rhétorique  
Musique  
Géométrie

Astrologie (et non pas astronomie, considérée avec la musique, l'arithmétique et la géométrie comme les quatre arts libéraux du quadrivium)

Si à la dialectique est associée Aristote, et à la rhétorique, Cicéron, on ne peut que déplorer que Thibault ne nous ait pas fait part de ses "préférences" pour les autres arts.

Cette colonne à sept étages fait peut-être référence aux sept journées des *Noces chymiques de Christian Rosencreutz* (62). Cet ouvrage fait partie avec la *Fama fraternitatis* (1614) et le *Confessio fraternitatis* (1615) des premiers manifestes rosicruciens. Il paraît à Strasbourg en 1616 (63).

Ce récit narre à la première personne l'expérience singulière de Christian Rosencreutz. L'action se situe en 1459 et se déroule sur sept jours. Ce personnage imaginaire, Christian Rosencreutz, est invité au mariage du Roi et de la Reine, et tout au long du récit, nous le suivons dans cette aventure. Car il s'agit bien d'une aventure, aventure mystique et alchimique, dans un roman allégorique.

### Le rêve de Christian Rosencreutz

Tout d'abord, Christian Rosencreutz fait un rêve : avec de nombreuses autres personnes, il est enfermé dans une tour obscure, ils sont enchaînés, les uns sur les autres.

*Après avoir subi ces peines pendant assez longtemps, nous traitant réciproquement d'aveugles et de prisonnier, nous entendîmes enfin sonner de nombreuses trompettes et battre le tambour avec un tel art que nous en fûmes apaisés et réjouis dans notre croix. Pendant que nous écoutions, le toit de la tour fut soulevé et un peu de lumière put pénétrer jusqu'à nous... Nous étions convaincus que nous serions tous libérés mais il en fut autrement. Lorsque les Seigneurs qui nous regardaient d'en haut par l'orifice de la tour se furent égayés quelque peu de cette agitation et de ces gémissements, un vieillard tout blanc nous ordonna de nous taire et dès qu'il eut obtenu le silence, il parla, si ma mémoire est fidèle, en ces termes :*

*Si le pauvre genre humain  
Voulait ne pas se révolter  
Il recevrait beaucoup de biens  
D'une véritable mère  
Mais refusant d'obéir  
Il reste avec ses soucis  
Et demeure prisonnier  
Toutefois ma chère mère ne veut pas  
Leur tenir rigueur pour leur désobéissance  
Et laisse ses biens précieux  
Arriver à la lumière trop souvent  
Quoi qu'ils y parviennent très rarement  
Afin qu'on les apprécie.  
Sinon on les considère comme fables  
C'est pourquoi en l'honneur de la fête  
Que nous célébrons aujourd'hui  
Pour qu'on lui rende grâce plus souvent  
Elle veut faire une bonne œuvre  
On descendra la corde  
Celui qui s'y suspendra sera délivré.*

*A peine eut-il achevé ce discours, que la vieille dame ordonna à ses serviteurs de lancer la corde dans la tour à sept reprises et de la ramener avec ceux qui auront pu la saisir... Beaucoup parmi nous avaient des chaînes trop lourdes et des mains trop délicates pour y rester accrochés, et en tombant, ils entraînaient beaucoup d'autres qui se seraient peut-être maintenus.*

Christian Rosencreutz arrivera à sortir de cette tour.

On peut ici rapprocher ces cordes qui permettent de sortir de l'obscurité, avec les sept arts ou sciences dont les noms sont gravés sur la tour de Thibault.

### L'ascension dans la tour

L'histoire de Christian Rosencreutz se poursuit. Il arrive sur les lieux des noces et participe à la fête. Mais c'est une fête d'une nature très particulière. Succintement, au lieu d'assister à un mariage normal, les invités assistent initialement à des meurtres, puis suivent la résurrection alchimique du nouveau couple royal. L'aventure dure sept jours. Le sixième jour, Christian Rosencreutz et certains autres invités doivent faire l'ascension d'une tour de sept étages. A chaque étage correspond, de façon allégorique, une étape de l'œuvre alchimique. Au dernier étage à lieu la naissance et l'avènement du couple royal.

Le chiffre sept tient une place importante dans le récit. Dom Pernety nous en donne une explication claire : *Ce nombre mystérieux dans l'Ecriture Sainte, l'est aussi dans le grand œuvre. Les philosophes en parlent souvent ; ils ont sept planètes, sept règnes, sept opérations,*

*sept cercles, sept métaux ; ils disent que leur œuvre ressemble à la création du monde, qui a été fait en sept jours... Mais tous ces sept cercles, règnes, opérations, ne sont qu'une même opération continuée : c'est-à-dire, cuire la matière dans un vase par le régime du feu, conduit selon les règles de l'art. Dans cette même opération se font la putréfaction, la solution, la distillation, la sublimation, la calcination, la circulation, et l'incinération ou imbibition, qui sont au nombre de sept...* (64).

Le sommet de cette colonne est occupé par un ange sonnant la trompette.

Le son de la trompette est le symbole de la voie de Dieu, dans toute sa force éclatante. Dans la Bible, on retrouve les trompettes dans de nombreux passages (65). Mais c'est surtout dans le *Livre de l'Apocalypse* qu'elles prennent toute leur signification : les anges, messagers célestes de Dieu, annoncent le jugement de Dieu et les trompettes de l'Apocalypse sonnent le signal de l'accomplissement de la parole divine.

Sur la colonne de droite : un ange tient un encensoir. Toujours selon le *Livre de l'Apocalypse*, il est le complément de l'ange à la trompette. Cet ange tient également une couronne, symbolisant le couronnement de celui qui atteint le royaume de dieu. *Le Livre de l'Apocalypse* annonce la Jérusalem céleste, le jugement dernier est, au niveau individuel, l'acceptation dans le monde divin : *chacun fut jugé selon ses œuvres* (66).

La finalité d'une vie de vertus est donc cet ordre néo-platonicien de l'âme, le bien plotinien.

Au sommet cette colonne figure *SPQR*. Ces quatre lettres signifient *Senatus Populusque Romanus* (Le sénat et le peuple romain). Elles symbolisaient cette union politique entre le sénat, descendant des compagnons de Romulus, et le peuple romain. Elles furent l'emblème de la république romaine puis par tradition de l'empire. Elles figuraient sur les constructions publiques, et étaient le symbole du pouvoir politique romain. Elles expriment la splendeur de ce monde que l'ange musicien annonce, à l'image de la splendeur de la Rome impériale. Elles montrent aussi cette union nécessaire entre les opposés, ce que Rome réussissait. C'est sans doute Machiavel qui l'exprime le plus clairement : *Les graves et naturelles inimités opposant le peuple et les nobles sont dues au fait que les uns veulent commander et les autres refusent d'obéir, sont la cause de tous les maux qui naissent dans les cités. Car tous les troubles qui agitent les Etats se nourrissent de cette diversité d'humeurs. Elle maintient la désunion de Rome. Et, s'il est permis de comparer les petites et les grandes choses, elle a tenu de la même façon Florence dans la division, même si les effets ont été différents dans l'une et l'autre de ces cités. Car les inimités qui opposèrent à Rome le peuple et les nobles finissaient par des disputes, celles de Florence par des combats ; celles de Rome s'achevaient par une loi, celle de Florence par l'exil et la mort de nombreux citoyens* (67). Au seuil du monde divin, *SPQR* vient donc soutenir l'union des deux mondes en termes de lois.

2 – 3 Les Quatre Eléments – Le soleil et la lune.

Au sommet de l'édifice central encadré des deux colonnes, trônent le soleil, à gauche, et la lune, à droite.

Dans l'iconographie chrétienne, la symbolique de deux anges portant la lune et le soleil est celle de la crucifixion. Même si ici, ce ne sont pas des anges qui sont représentés, l'association des autres symboles permet d'envisager toutefois cette perspective eschatologique.

Entre ces deux "planètes" figurent les Quatre Eléments, distinctement reconnaissables : l'Eau tient un trident, la Terre un globe ; au sommet de la tête du Feu, s'échappent des flammes, l'Air a de grandes ailes.

Figurent également sur ce niveau, un éléphant, un hérisson, une chouette, un sphinx

L'éléphant : Il est le symbole de la justice, mais une justice en œuvre, une justice qui nous juge et non plus, comme dans la représentation de la vertu justice, l'idée de la justice ou la justice comme règle de vie. Il évoque donc un jugement juste de nos actions. Dans l'iconographie religieuse du XVI<sup>e</sup> siècle, l'éléphant est également symbole de la religion. Cesare Ripa le décrit comme l'animal religieux par excellence (68).

A noter également que dans le *Physiologos*, bestiaire allégorique chrétien, l'éléphant est le symbole du Christ sauveur.

C'est donc tout naturellement que dans la morale chrétienne du XVI<sup>e</sup> siècle, l'éléphant incarnera les vertus chrétiennes jusqu'à l'Eglise elle-même (69)

Le hérisson a une double symbolique (70): celle de l'esprit du mal, et celle du chrétien qui doit abandonner cet esprit du mal pour accéder aux vertus.

La chouette : rattachée à Athéna, elle est le symbole de l'intelligence par sa vision nocturne. Nous sommes ici au seuil d'un Monde lumineux, la chouette en montre cette articulation. Dans la symbolique chrétienne, comme elle voit dans l'obscurité, la chouette est le symbole de la foi. Ainsi, la chouette accompagne souvent l'Homme en voie de conversion ou qui a effectué un retournement comme pour lui montrer la route vers le Ciel (71).

Le sphinx : il est représenté ici en gardien du seuil de ce Monde divin, comme il fut le gardien des seuils de l'Egypte ancienne. C'est surtout en tant que gardien du seuil de la ville de Thèbes qu'il est devenu célèbre, s'illustrant ainsi dans la légende d'Œdipe (72). Dom Pernety synthétise ainsi : le sphinx est un *monstre fabuleux né de Typhon et d'Echidna Il avait la tête et la poitrine semblables à celles d'une jeune fille, le corps d'un chien, les griffes d'un lion, la queue d'un dragon, et la voie humaine. Ce monstre se tenait caché dans une caverne près de la ville de Thèbes, et arrêta les passants pour leur poser des énigmes à résoudre. Il dévorait ceux qui ne réussissaient pas. Œdipe se présenta et résolut celle qui lui fut proposée. Il épousa en conséquence celle qui avait été promise pour récompense* (73).

La perspective eschatologique est donc clairement exprimée : ce seuil est celui du jugement dernier qui permet l'accession au monde de la lumière.

En arrière plan : l'archange Michel tuant la gorgone Méduse

Saint patron des escrimeurs, Michel, qui signifie en hébreu *qui est comme dieu*, est un archange. Les archanges sont, selon Saint Isidore, les ambassadeurs de dieu. Selon la liturgie, Michel possède une triple fonction : il est chef de la milice céleste, il est ministre de l'autel, il est introducteur des âmes.

Sur cette planche de l'*Académie de l'Espée*, il est représenté sous ses attributs habituels : casque, cuirasse, bouclier, glaive. Souvent il est figuré foulant au pied un dragon ; sur cette planche il foule au pied la gorgone méduse. Il est également parfois représenté avec une balance

Dans l'Apocalypse (74), Saint Jean nous dit en effet: "*Alors, il y eut guerre dans le ciel. Michel et ses anges combattirent contre le dragon. Et le dragon riposta, avec ses anges, mais ils eurent le dessous et furent chassés du ciel. On le jeta donc, l'énorme dragon, l'antique serpent, comme on l'appelle, le séducteur du monde entier, on le jeta sur la terre et ses anges furent jetés avec lui. Et j'entendis une voix clamer dans le ciel : "Désormais, la victoire, la puissance et la royauté sont acquises à notre Dieu, et la domination à son Christ, puisqu'on a jeté bas l'accusateur de nos frères, celui qui les accusait jour et nuit devant notre Dieu. Mais eux l'ont vaincu par le sang de l'Agneau et par la parole dont ils ont témoigné, car ils ont*

*méprisés leur vie jusqu'à mourir. Soyez donc dans le Joie, vous les cieux et leurs habitants. Malheur à vous, la terre et la mer, car le diable est descendu chez vous, frémissant de colère...*

Cet hymne liturgique du XVIe siècle résume les qualités de cet archange :

*O Christ, Roi de l'immensité,  
Dieu-Fils, égal à Dieu le Père,  
Qu'adorent pour l'éternité  
Les anges nimbés de lumière :  
Accorde à nos cœurs d'être unis  
Aux chants de l'infini.*

*Archange au glaive fulgurant  
Michel remporta la victoire  
Sur le dragon! Au premier rang,  
Dès lors, il brille dans la gloire :  
Satan, des sommets de l'éther,  
Roule au fond de l'Enfer!*

*Pour briser l'orgueil ennemi :  
"Qui donc est Dieu?" criait l'archange !  
Tout révolté tremble et frémit,  
Puis tous s'écroulent dans la fange...  
Pour t'honorer, le Roi du Ciel  
Te couronne, ô Michel!*

*A toi l'éclat de la splendeur,  
Sur ta beauté nul ne l'emporte,  
Trônant auprès du Créateur,  
Tu conduis la sainte cohorte :  
Tu régis les lointains soleils  
Et les astres vermeils*

*C'est de toi que l'agonisant,  
Déjà guetté par la mort blême,  
Reçoit le secours bienfaisant,  
Au cours de la lutte suprême,  
Et quand il a fermé les yeux,  
Tu l'emportes aux cieux!*

*Gloire soit au Père et Seigneur,  
Par qui furent créés les mondes ;  
Gloire au Fils divin rédempteur,  
Dont la mort fut pour nous féconde :  
A leur égal, à l'Esprit-Saint  
Notre hommage sans fin! (75)*

La gorgone Méduse est une des trois sœurs Gorgones avec Sthénô et Euryalè. Elles appartiennent à la première génération des divinités : leurs parents Phorkys et Kéto avaient été enfantés par Pontos (le Flot) et Gaïa (la Terre). Elle est dépeinte comme un monstre : une

chevelure faite de serpents et un regard pétrifiant tous ceux qui le croise. Sa légende est associée à Athéna et à Persée.

Athéna haïssait Méduse, parce que Méduse s'était accouplée à Poséïdon dans un lieu consacré à Athéna. Athéna, furieuse, confia à Persée un bouclier de bronze, et lui demanda de tuer Méduse. Au terme d'un dangereux périple, Persée arriva chez les Gorgones. Il s'approcha de Méduse en utilisant le bouclier comme miroir, lui trancha la tête avec une serpe donnée par Hermès. Du cou ensanglanté de Méduse naquirent Pégase et Chrysaor. Persée prit la tête de Méduse et s'enfuit.

La symbolique de Méduse est riche. Mais ici, c'est avant tout son aspect infernal voire maléfique qui est souligné : une créature de la Terre, se rapprochant de l'"antique serpent" de l'Apocalypse (76), une créature rattachant l'homme aux lourdeurs de la terre et à l'obscurité, empêchant son élévation vers les cieux, sa libération. Dans ce tableau, c'est Méduse elle-même qui tient le miroir en le dirigeant vers Saint Michel, tentant encore une fois de se dissimuler au regard.

Ce thème est à rapprocher de celui des Vanités. Une Vanité est un genre pictural appartenant à la catégorie des natures mortes. Il se développa notamment aux Pays-Bas à l'époque baroque. Sur ces tableaux figurent des objets : des livres, des globes, des instruments de musique... autant de symboles des activités humaines : science, arts, plaisirs... Souvent, un crâne humain figure sur ces tableaux.

La vanité sert ainsi à méditer sur le fait que la mort emporte tout et insiste sur la prééminence de la mort sur toute activité humaine et surtout sur la frivolité des plaisirs. Le crâne sert à nous faire garder à l'esprit l'imminence possible du jugement dernier, ainsi que la fragilité et brièveté de la vie, ce que résume les paroles de l'Ecclésiaste : *vanités des vanités, tout est vanité*.

La vanité est une oeuvre morale, une nature morte moralisée. Dans l'Europe du nord protestante, le refus de représenter les saints amène les peintres à mettre en scène ces objets de la vie quotidienne. Mais ces tableaux sont support à réflexion sur la condition humaine. A propos d'une de ces vanités, Alain Tépici souligne que *la grande unité symbolique des objets, livre, sablier, chandelle, dénote une attention particulière à dépeindre la quête d'une vie vertueuse par la maîtrise de la vie intérieure* (77).

L'école hollandaise fut féconde en Vanités, et la ville de Leyde en particulier. David Bailly (1584-1657) fut l'un des animateurs du foyer de Leyde. Portraitiste des étudiants et des professeurs de l'Université calviniste de Leyde (78), David Bailly a signé le portrait de Thibault figurant au frontispice de l'*Académie de l'Espée*.

### **Troisième plan**

Cet édifice est ceinturé d'une vaste construction, sur le sommet de laquelle veillent et surveillent les gardiens de l'ordre temporel : le roi, les lettrés, les guerriers.

Au dessus c'est le ciel et la lumière divine.

Dans l'architecture générale de ce tableau, on retrouve la symbolique de la croix chrétienne : une branche horizontale représentant le contexte temporel, et une branche verticale, spirituelle, représentant l'accession individuelle à Dieu.

### **Les perspectives :**

L'architecture générale de ce tableau II est celui d'un autel selon l'architecture chrétienne. L'autel est ici ce lieu de la parole divine, ce lieu de rencontre et d'union entre le fidèle et Dieu. Dans la représentation de ce tableau, on remarque les modifications apportées par le concile de Trente dans l'architecture chrétienne (79), avant le retour à l'Antiquité opéré au XVIIIe siècle.



On distingue clairement deux ensembles

Sur le côté gauche : l'attelage mené par Hercule, la beauté, l'étude et Minerve.

Sur le côté droit : l'attelage mené par Mars, la tempérance, la prudence et la justice.

Chacun de ces ensembles est marqué par un animal.

Au pied de l'ensemble de gauche le chien.

Au pied de l'ensemble de droite : la vouivre.

En alchimie, le chien (80) et le serpent ailé (81) ont des symboliques proches : ce sont le mercure des philosophes, volatile.

Mais dans un autre registre qu'il faut probablement rechercher la symbolique souhaité par Thibault.

Dans l'iconographie chrétienne, saint Jean est souvent représenté tenant dans sa main un calice surmonté d'un serpent ou d'une vouivre. Ceci fait référence à un passage de la vie de Saint Jean (82). Afin que le pontife Aristodème cesse les persécutions contre les chrétiens, Jean lui demanda ce qu'il pouvait faire. Aristodème voulait voir un miracle : il demanda à Jean de boire une coupe de poison. Sans hésiter, Jean prit la coupe, fit un signe de croix, et but le poison. Non seulement Jean ne fut pas dérangé par le poison, mais en plus il ressuscita deux prisonniers qui en étaient morts peu avant. Aristodème et sa famille crurent alors en la parole de Jean, se convertirent et firent construire une église. Au travers de la coupe, Dieu, miraculeux et transcendant, impose sa volonté. Les fidèles y sont soumis, et les sceptiques s'y soumettent. La liberté est celle de croire. La symbolique de la vouivre, animal imaginaire, vient s'inscrire dans ce registre. Les vertus transcendent l'individualité humaine et présupposent l'intentionnalité de l'acte, en tant que l'acte procède d'un jugement sur sa finalité. Le chien, par contre, est un animal bien réel, que l'on peut dresser. L'ensemble de droite définit donc les aptitudes à développer, les qualités (recherche de la Beauté, Etude et Intelligence), qui sont les moyens des actes, au niveau individuel, en vue de la finalité. Elles permettent de transcender l'aspect animal de l'homme et d'accéder à la Raison.

L'union fécondante de ces deux ensembles suit les lignes directrices qui se rejoignent dans les Quatre Eléments, la lune et le soleil, c'est-à-dire le Monde des humains, et au-delà, en écho au tableau I du livre II, le Monde divin.

## Conclusion

Ce tableau définit ainsi la réalisation de l'Homme microcosme dans le Monde macrocosme, par l'étude des armes. Les vertus sont au premier plan : rigueur, courage et volonté permettent d'accéder à la compréhension des mécanismes généraux qui sous-tendent le fonctionnement du Monde, de pouvoir s'y conformer, et donc d'en tirer le plus grand des bénéfices : que ce soit dans la pratique des armes ou dans la vie d'une manière générale. On ne pourra pas manquer ici de faire la relation avec cette voie de l'éveil largement commentée qu'est le *budo*, la voie du guerrier japonais. Thibault montre ici une voie, sa voie, et laisse à chacun la liberté de la sienne. Pic de la Mirandole exprime ce libre-arbitre très renaissant : *Toutes les autres créatures ont une nature définie contenue entre les lois par moi prescrites ; toi seul, libre de toute entrave, suivant ton libre arbitre auquel je t'ai remis, tu te fixeras ta nature. Je ne t'ai fait ni céleste, ni terrestre, ni mortel, ni immortel. D'après ton vouloir, et pour ton propre honneur, modeleur et sculpteur de toi-même, imprime-toi la forme que tu préfères. Tu pourras dégénérer en animal, être de l'ordre inférieur ; tu pourras selon la décision de ton esprit, te régénérer en créature divine, être de l'ordre supérieur* (83).

Dans cette vision anthropocentrique du Monde, conception classique dans l'humanisme de la Renaissance, c'est à l'homme d'agir pour son propre salut, puisque selon Thibault, le but de cette voie est la révélation du sacré, d'un ordre transcendant divin.

Il paraît important ici de définir cette notion de salut en rapport avec les vertus en les confrontant aux théories stoïcienne et néoplatonicienne (84).

Pour la philosophie stoïcienne, la vertu se définit avant tout comme un idéal moral, dont l'exercice permet l'accession à l'apathie, un état de bien-être où s'exerce la raison seule, libérée des duperies et de l'aliénation des passions. Contrairement à ce que nombre de leurs détracteurs ont pu dire et écrire, les philosophes stoïciens ne visent pas l'indifférence, ou la résignation au monde et à la Nature. En effet, selon eux, la Nature, ou Dieu, ou l'Univers, est un tout unifié dans lequel chaque cause entraîne une conséquence prédéterminée, et leur enchaînement se fait inéluctablement : le *fatum stoicum*. Les stoïciens étaient donc adepte de la divination. Leur liberté est donc acte de foi, adhésion profonde, dans ces mécanismes intimes qui régissent l'Univers. C'est à l'homme, individuellement, qu'est assignée cette tâche, et sa liberté l'engage à pouvoir jouir de l'exercice de ses vertus.

Le néoplatonicien utilise ces vertus comme moyen de franchissement du seuil de l'intelligible. Le platonisme dissocie le sensible et l'intelligible. Le sensible est la Nature physique. C'est là que s'instaure la destinée, la prédestination individuelle, l'*Heimarménè*. Selon Proclus, *s'il faut embrasser succinctement la notion entière de l'Heimarménè, on doit dire, selon le texte sous nos yeux* (le *Timée*), *qu'elle est sans doute la Nature, mais la Nature pénétrée de divin, remplie de radiations divines, intellectives, psychiques* (85).

Loi naturelle et loi morale, indissociables, évoluent dans ce monde sensible, où l'enchaînement des causes entraîne inlassablement des conséquences prévisibles. Nulle liberté ici. La liberté nécessite une conversion à l'intelligible : *s'enfuir d'ici* disait Platon (86).

Tout d'abord, à la manière des stoïques, l'exercice des vertus entraîne la raison. Abandonner les passions est la condition nécessaire à la seconde étape : la contemplation. Puis vient l'union au Un, transcendant toutes causes, lieu de liberté et de compréhension.

Les chrétiens néoplatoniciens ont identifié ce Un à Dieu, et l'accession à ce Un, au salut.

Le pragmatique Thibault semble ici plus proche de la philosophie stoïcienne : la finalité n'est pas contemplative, elle est action, action selon les principes de la Nature (87). Le libre-arbitre est la liberté qu'a chacun de se mettre sur cette voie (88).

Et si l'on insère les notions du tableau I du livre II, la dimension cosmique du salut n'est pas réservée aux seuls croyants, mais, dans un dialogue entre science et théologie qui la dépasse, à l'humanité toute entière.

La voie des armes n'en est pas la seule voie d'accès, mais comme les autres voies, nécessite un rigoureux travail, une constance, constituant une véritable règle de vie. Ainsi la révélation est le résultat d'un effort de raison, excluant la prédestination à la grâce divine. Ce tableau didactique dépeignant une véritable philosophie morale, en décrit les moyens d'accès.

Libre-arbitre et révélation individuelle dominant ainsi ce tableau. On peut donc légitimement se poser la question de l'origine de la pensée de Thibault. Empreinte d'humanisme, théosophique, était-elle avant tout catholique ou réformée?

Maître d'armes à l'Université calviniste de Leyde, Thibault ne pouvait pas ne pas être au fait des luttes théologiques entre deux professeurs de cette même université : Franciscus Gomarus et Jacobus Arminius, luttes dont la résolution ne se fera véritablement qu'au synode de Dordrecht en 1618 (89).

Franciscus Gomarus défendait l'un des points forts de la théologie calviniste : la prédestination. Selon cette théorie, les hommes étaient prédestinés, c'est-à-dire qu'à la Création, était déjà déterminé qui serait sauvé ou qui serait damné, qui était touché par la grâce divine.

Son rival, enseignant à Leyde à partir de 1603, Jacobus Arminius, professait au contraire, que la grâce n'était pas prédestinée, qu'elle pouvait s'acquérir par l'effort personnel dans la pratique, mettant au premier plan l'exercice des vertus. Ces idées pélagiennes, proches de celles des stoïques, étaient également proches de celles des humanistes de la Renaissance et comprenaient le libre examen, ce qui explique peut-être les attaques, certes discrètes, de Thibault contre les sophistes (90).

L'Université de Leyde gardait également encore le souvenir d'un de ses brillants professeurs, grande figure de l'humanisme renaissant, Juste Lipse, qui enseigna à Leyde entre 1579 et 1591. Luthérien, il se convertit au catholicisme en 1591 après avoir démissionné de l'Université de Leyde, et, se rapprochant des jésuites, devint professeur d'histoire à l'Université de Louvain, historiographe de Philippe II d'Espagne et conseiller de l'archiduc Albert. Son œuvre est avant tout philologique, mais aussi philosophique : il contribua activement à la renaissance de la philosophie stoïcienne (91).

Mais en cette fin de XVI<sup>e</sup> et début de XVII<sup>e</sup> de nombreux auteurs exprimaient leurs idées. Véhiculées par une imprimerie performante, ces idées étaient à l'origine de courants de pensées. Aux Pays-Bas, un de ces courants philosophique était la mystique rhéno-flamande (88) dont l'un des pionniers fut Maître Eckhart (1260-1327), puis dans son sillage, les principaux représentants : Jean Tauler (1300-1361) et Henri Suso (1300-1366). Plus tard, Nicolas de Cues (1401-1464), en fut influencé, notamment dans le concept de *coincidentia oppositorum*, concept néoplatonicien selon lequel en Dieu, il n'y a plus d'opposé. Ainsi, accéder à Dieu, infini absolu, c'est retrouver l'unité, faire coïncider et fusionner les opposés de la multitude. Le processus d'accession à l'essence divine, et donc le processus de l'expérience mystique lui-même, repose sur la contemplation de l'essence divine, dont une part est en chaque homme, et les voies intellectuelles, qui dissiperont l'opacité de cette réalité divine en l'homme.

Ces influences de la mystique rhénane s'exercèrent sur Luther, ainsi que sur des théologiens anglais. Plus tard également sur le contemporain de Thibault, l'allemand Jacob Boehme (1575-1624), surnommé le *pauvre cordonnier de Görlitz*. Grâce à l'imprimerie, ces idées ont

largement été diffusées. Elles le furent essentiellement au XVe siècle par le franciscain flamand Hendrik Herp, latinisé en Harphius ; puis au XVIe siècle, par Laurent Surius, moine chartreux de Sainte-Barbe à Cologne. Selon A. M. Haas, *l'influence de ces éditions fut extraordinaire... presque tout le corpus de la mystique rhénane — du moins de ses principaux représentants, Eckhart excepté, devint ainsi accessible en latin et fut internationalement reçu* (92). La Flandre étant espagnole, la diffusion de ces idées se fit particulièrement rapidement en Espagne.

Cette mystique eut également une influence – mesurée - sur un grand mouvement religieux qui prit naissance aux Pays-Bas : la *devotio moderna*, aboutissement de l'évolution spirituelle du Moyen-Âge. Il fut initié par Geert Groot (1340-1384). Il pensait la possibilité de vivre religieusement tout en restant laïc. La voie d'accès à la nature divine était alors christologique. *L'Imitation de Jésus Christ* (vers 1420) fut le livre de ce mouvement. Il connut un succès énorme puisqu'après la Bible, ce fut le livre le plus édité et traduit. Il prônait de suivre l'exemple de la vie de Jésus Christ, le recentrage sur sa vie intérieure, le rejet de toute spéculation. Cette spiritualité eut un écho particulièrement important sur la spiritualité carmélitaine de Thérèse d'Avila (1515-1582).

Jusqu'à ses trente ans, Thibault fut donc versé dans cette pensée théologique qui dépréciait la liturgie et favorisait l'expérience spirituelle individuelle et privée. Les grands mouvements kabbalistique, alchimique, hermétique et humaniste, allaient également dans ce sens.

Lors de son voyage en Espagne, en 1605, Thibault, séjournant à Sanlucar de Barremeda, haut lieu de l'escrime mais aussi haut lieu de spéculation religieuse, retrouva les mêmes préoccupations spirituelles. En effet, le siècle d'or espagnol a vu naître une vague de mysticisme chrétien (93) privilégiant l'expérience individuelle. Parmi les différents courants, on retrouve les héritiers de la *devotio moderna*. Mais un autre courant de pensée, originaire des Pays-Bas également, s'est développé en Espagne : l'érasmeisme. La théologie d'Érasme insiste sur l'oraison et la connaissance des Écritures, où sont exposées les lois divines. Le recueillement individuel, intérieur, guidé par sa propre foi, est le garant de l'accession à la révélation divine. Dès la fin du premier tiers du XVIe siècle, ces idées seront réprimées par l'Inquisition espagnole, car l'érasmeisme promeut la liberté et l'indépendance par rapport aux formes liturgiques de la piété, au culte officiel et donc à l'autorité de l'Église. Il laissera toutefois des héritiers comme Thérèse d'Avila, Saint Jean de la Croix et des sectes mystiques comme celle des "illuminés".

Le concile de Trente, qui combattait les idées de la réforme protestante, visait également à réinstaurer le primat de l'Église dans le catholicisme, et donc la liturgie – un prêtre guidant des fidèles et non pas des fidèles se dirigeant eux-mêmes vers la lumière divine. Sur le plan doctrinal elle imposa un renouveau thomiste. Aidée par l'Inquisition, l'Espagne de Philippe II suivit les prescriptions du concile. Mais l'activité de spéculation théologique, à la fin du XVIe siècle restait dense. Les universités espagnoles, notamment celles de Salamanque, Alcalá de Hénarès et Coïmbra étaient particulièrement actives. Les idées divergeaient sur de nombreux points de théologie. Luis de Molina par exemple (94) écrivait en 1588, que l'homme est à l'initiative de son propre salut ; il peut selon son libre-arbitre, en devenir l'artisan. Cette pensée moliniste, s'éloignant de la conception thomiste du salut, réintérait l'humanisme de la Renaissance.

On ne peut imaginer les théoriciens espagnols de l'escrime à l'écart de ces spéculations, car ils étaient aussi de grands intellectuels, insérant leur art dans une vaste pensée philosophique et théologique (95).

Il est sans doute ici difficile de définir clairement les origines de la pensée de Thibault, mais elles sont situées dans tous ces courants où l'homme est resitué au centre du monde, où, dans ces périodes historiques sombres et violentes, son âme peut se mouvoir librement, permettant à l'homme d'assumer sa propre responsabilité devant Dieu.

Certes situé à l'articulation de plusieurs temps, mais encore homme de la Renaissance, plagiant Agrippa et issant l'étude de son escrime à un moyen d'accès à la révélation divine, plaçant l'astrologie au sommet des arts, Thibault ne pouvait ne pas être insensible à ce discours religieux réintroduisant le libre-arbitre dans la pensée théologique. Mais ce libre-arbitre est en dernière instance soumis à la finalité de la révélation, et cette révélation est la fusion aux grandes lois de l'Univers. La cosmologie de la Renaissance reprend alors sa place et propose à qui veut bien les étudier, les signes de ses lois. L'escrime proposée par Thibault, sans aucun mysticisme, n'est rien d'autre que l'application de ces lois à l'épée.

Pierre Louarn  
Plouvorn, 2007

## Notes :

1 - Il réalisa alors ses douze travaux :

1 – Hercule étouffe le lion de Némée, monstre envoyé par Héra à Néméen en Argos. Après avoir tué la bête, Hercule en revêtit sa peau et se coiffa de sa tête.

2 – Il décapita les neuf têtes de l'hydre de Lerne, monstre à neuf têtes vivant dans les marais de Lerne.

3 – Il capture vivant le sanglier d'Erymanthe, en Arcadie.

4 – Il capture vivante, après une longue chasse, la biche de Cérynie, aux cornes d'or et aux pieds d'airain.

5 – Il tue à l'arc plusieurs oiseaux monstrueux mangeurs d'hommes du lac Stymphale en Arcadie. Il chasse les autres.

6 – Il nettoie les écuries d'Augias. Pour ce faire, il dévie les fleuves Alphée et Pénée.

7 – Il dompte le taureau de Crète envoyé par Poséidon.

8 – Il tue le roi de Thrace, Diomède, et ramène ses juments mangeuses d'hommes à Mycènes.

9 – Il rapporte à Eurysthée la ceinture de la reine des Amazones après les avoir vaincu.

10 – Il tue Géryon et prend son troupeau de bœufs.

11 – Il s'empare par la ruse des pommes d'or du jardin des Hespérides, gardé par les Hespérides et le géant Atlas.

12 – Il ramène à Mycènes le chien à trois têtes Cerbère, gardien du royaume des morts.

2 - Colette Jourdain-Annequin commence ainsi son étude sur la signification d'Héraclès et de ses travaux (*Héraclès aux portes du soir – Mythes et histoire*, Les Belles Lettres, ALUB, Besançon, 1989, p. 301)

3 - illustrant ici le poème de Virgile, *Enéide*, 8, 287 :

*Voici les chœurs des jeunes gens et des vieillards, dont le chant*

*Rappelle les louanges et les exploits d'Hercule : comment il étouffa*

*Ses premiers monstres, les deux serpents envoyés par sa marâtre ;*

*Comment aussi il détruisit par la guerre les villes magnifiques*

*De Troie et d'Oechalie, comment il endura mille travaux éprouvants,*

*Sous le roi Eurysthée, par la volonté fatale de l'inique Junon,*

*"Toi, l'Invaincu, tu abattis de ta main les fils de la Nuée,*

*Les hybrides Hyléus et Pholus, et les monstres de la Crète*

*Et le gigantesque lion de Némée, sous son rocher.*

*Les marais du Styx ont tremblé devant toi, et le portier d'Orcus,*

*Couché sur un tas d'ossements à demi-rongés, dans son antre sanglant ;*

*Aucun visage ne t'effraya, Typhée même ne te fit pas peur,*

*Si haut qu'il soit et brandissant des armes ; tu ne perdis pas tes esprits,*

*Lorsque t'assaillit le serpent de Lerne, avec ses multiples têtes.*

*Salut, vrai descendant de Jupiter, gloire nouvelle parmi les dieux*

*Sois-nous propice, et d'un pas favorable participe à ta fête sacrée."*

*Voilà ce que célèbrent leurs chants ; à tout cela, ils ajoutent*

*La caverne de Cacus, et le monstre lui-même crachant le feu.*

*Tout le bois résonne de ces bruits, et les collines en renvoient l'écho.*

3 – Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 8.

4 - Diodore, *ibid*, IV, 10.

5 – Pausanias, *La Corinthe*, II, 37 : *Je pense qu'il n'avait qu'une tête, et c'est Pisandre de Camiros qui lui en a donné plusieurs pour le faire paraître plus terrible, et pour donner plus d'éclat à ses vers.* Voir aussi P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Puf, Paris, 1996, p. 215, p. 191 et notes.

6 – Homère, *Odyssée*, XXI, 295 – 304 ; Hésiode, *Le bouclier d'Hercule*, 178 – 190.

7 - Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 69 – 70. C'est le texte d'Ovide qui est le plus fourni. Il nous décrit cette bataille avec force détails. Ovide, *Métamorphoses*, XII, 210 et suiv.

8 – De nombreux textes illustrent ces combats : Théocrite, *Idylle 17, Eloge de Ptolémée* ; Strabon, *Géographie*, X, 2, 5 ; Apollodore, *Bibliothèque*, 7, 5-6 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, IV, 36 et 38 ; Virgile, *Enéide*, 8, 287.

9 – Les centaures Hylaüs et Rhoecus tentèrent de violer Atalante, mais elle les tua de ses flèches : Callimaque, *Hymne à Diane (Artémis)*, 220 ; Apollodore, *Bibliothèque*, 3, 106 ; Properce, *Élégies*, 1, 1.

10 - Nonnos, *Dionysiaques*, 5, 611 ; 14, 193 ; 32, 65.

11 - *Iliade*, 11, 831

12 – *Pythique*, II, 1-7

13 – Pindare, *Pythiques*, 3 ; Pindare, *Néméennes*, 3 ; Apollodore, *Bibliothèque*, III, 19, 3 ; Ovide, *Métamorphoses*, II, 633 et suiv.

- 14 - Une tradition fait même de Pélée son petit-fils : Eaque avait épousé Endeïs, fille de Chiron, qui fut mère de Pélée et de Télamon.
- 15 - Homère, *Iliade*, 11, 829 ; Pindare, *Pythiques*, 6 ; Pindare, *Néméennes*, 3 ; Apollodore, *Bibliothèque*, III, 13, 6, Stace, *Achilléide*, 1, 150 ; Ovide, *Fastes*, V, 379 et suiv.
- 16 - Elien, *Histoire des animaux*, XII, 7 ; Clément d'Alexandrie, *Stromates*, V, 17)
- 17 - A.-J. Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*, 1758, rééd. Archè, Milan, 1980, pp. 249-250.
- 18 - *Iliade*, V, 872-873. Voir aussi P. Wathélet, *Arès chez Homère ou le dieu mal aimé*, in *LEC*, 60, 113-128, 1992. Dans cet article, l'auteur, constatant qu'Arès, dieu respecté dans la tradition épique, était, dans l'épopée guerrière, souvent ridiculisé développe la thèse selon laquelle, dans l'*Iliade*, les divinités de l'intelligence rusée se trouvent du côté des Grecs, habitants d'une terre pauvre, alors que les dieux associés à la passion incontrôlée prennent le parti des Troyens habitant une terre riche et abondante.
- 19 - *Iliade*, VII, 756-761
- 20 - La guerre est dite *danse d'Arès*. Eschyle (*Suppliantes*, 681) le nomme le *dieu des larmes*.
- 21 - Sophocle, *Œdipe à Colonne*, 210.
- 22 - Homère, *Odyssée*, VIII, 266-366. Voir aussi Ovide. D'autres auteurs toutefois considèrent cette union légitime, par exemple Hésiode, *Théogonie*, 633-637. Voir le tableau de Botticelli, *Vénus et Mars*, 1483.
- 23 - P. Grimal, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Puf, Paris, 1996, p. 44.
- 24 - La mythologie de Thèbes tient une place un peu à part dans la mythologie grecque. Elle est marquée par cette souillure initiale. Le mythe d'Œdipe fait partie de ce cycle mythologique;
- 25 - Homère, *Hymes*, VII, *A Mars*.
- 26 - dont celui de *Mars Ultor*, Mars vengeur
- 27 - Pernety, *ibid.*, p. 254.
- 28 - Pernety, *ibid.*, p. 36.
- 29 - Pernety, *ibid.*, p. 354.
- 30 - On les retrouve chez Agrippa, dans son chapitre sur le nombre Quatre : II, 7.
- 31 - Livre des Macchabées, IV.
- 32 - Socrate dans le *Lachès* donne le courage comme vertu. Mais classiquement, les certus ne sont que quatre. Ces vertus, dites antiques, sont à distinguer des vertus théologiques de la théologie chrétienne : la foi, l'espérance et la charité. Leur ensemble est parfois appelé les sept vertus catholiques.
- 33 - *La philosophie grecque*, coll. Sous la direction de M. Cano-Sperber, ed. PUF, Paris, 1997, p. 257. Sont ainsi définies la tempérance dans le *Charmide*, le courage dans le *Lachès*, la justice dans le *Gorgias*, la vertu elle-même dans le *Ménon* et l'*Euthydème*.
- 34 - *Ménon*, 77 b.
- 35 - *Lois*, III, 689 d.
- 36 - 192 cd.
- 37 - voir Sénèque, *Lettres*, 89, 4-5.
- 38 - Stobée, II, 67.
- 39 - Gilles Montsarrat, *Les thèmes stoïciens dans la littérature de la Renaissance anglaise*, Université de Lille III, Lille, 1975, p.41. On peut également considérer l'influence des Stoïques sur des grands penseurs comme Pascal ou Descartes. Voir également les liens entre stoïcisme et alchimie : *Le stoïcisme aux XVIe et XVIIe siècles*, *Cahiers de philosophie politique et juridique*, n° 25, 1994, ed. Université de Caen et S. Matton, *Alchimie et stoïcisme, à propos de récentes recherches*, in *Chrysopoeia*, tome V (1992-1996)
- 40 - Léontine Zanta, *La renaissance du stoïcisme au XVIe siècle*, ed. Honoré Champion, Paris, 1914 ; rééd. Slatkine, Bibliothèque littéraire de la Renaissance, n.s. 5, Genève, 1975. Voir aussi *Stoïcisme et christianisme à la Renaissance*, textes réunis par A. Tarrête, Cahiers V.L. Saulnier, n° 23, ed. rue d'Ulm, 2006.
- 41 - Guillaume du Vair, *Philosophie des Stoïques*, pp. 128-129.
- 42 - De nombreux débats ont eu lieu pour discerner laquelle est la plus importante : pour les stoïques par exemple, la vertu première est la prudence
- 43 - Introduction, I, 12.
- 44 - Un coup de hache de Vulcain fit sortir Athena toute armée de Jupiter)
- 45 - voir notamment B. Holtzmann, *L'Acropole d'Athènes : monuments, cultes et histoire du sanctuaire d'Athèna Polias*, coll. Antiqua, ed. A et J Picard, Paris, 2003 ; N. Loraux, *Les enfants d'Athèna. Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, 1990 ; *Athèna in the classical world*, collectif édité par S. Deacy et A. Villing, Brill Academic Publishers, 2001)
- 46 - c'est Athena polias.
- 47 - Le célèbre Phidias sculpta un bronze colossal à l'effigie d'Athèna *promachos*. Il fut érigé sur l'acropole d'Athènes, entre les Propylées et l'Érechtheion, vers 448 av. J.-C., aussitôt finies les hostilités avec les Perses
- 48 - Un petit temple dédié à Athèna la Victorieuse fut érigé en 427 avant J.-C. sur l'acropole athénienne.
- 49 - Elle possédait sous ce nom un sanctuaire à Athènes et à Delphes, près du grand sanctuaire d'Apollon.

- 50 - Cécrops était le roi serpent : la moitié supérieure de son corps était humaine, la moitié inférieure celle d'un serpent, témoignant qu'il était le fils de la Terre.
- 51 - voir par exemple H. B. Walters, *Athena Hygieia*, *The Journal of Hellenic Studies*, Vol. 19, 1899, pp. 165-168.
- 52 - mentionné par Homère dans *l'Iliade*, I, 197.
- 53 - Les controverses sont nombreuses quant à la nature même de cette égide : peau de la gorgone que tua Persée, peau de la chèvre Amalée, nourrice de Zeus... C'est avant tout l'attribut de Zeus qui s'en sert pour terrifier les mortels en lançant des éclairs. Le plus intéressant est sans doute le fait, quand Zeus prête cette égide à Athéna, la déesse l'utilise, non pas pour terrifier, mais pour encourager au combat.
- 54 - *Iliade*, II, 446
- 55 - Apollodore III, 12, 3. *Du Palladion, on raconte l'histoire suivante. Quand naquit Athéna, la déesse fut élevée par Triton, qui avait une fille, Pallas. Les deux jeunes filles s'entraînaient ensemble aux exercices guerriers. Un jour, comme elles se défiaient amicalement, et que Pallas se disposait à frapper, Zeus, inquiet pour Athéna, abaissa son égide pour la protéger ; ainsi Pallas, effrayée leva les yeux, fut touchée par Athéna et mourut. La déesse, attristée par la mort de son amie, fit une sculpture de bois à sa ressemblance ; elle la fixa sur le bouclier qui avait épouventé la jeune fille, déposa son image auprès de Zeus et lui rendit les honneurs. Mais le jour où Électre, violée par Zeus, se réfugia près du Palladion, Zeus le jeta dans la région d'Ilion, en même temps que la jeune fille. Ensuite Ilos construisit un temple pour le Palladion, et le vénéra. Voilà l'histoire du Palladion.*
- 56 - voir notamment les travaux de C. Gaignebet.
- 57 - voir notamment Luc Brisson, *Le sexe incertain - Androgynie et hermaphrodisme dans l'Antiquité gréco-romaine*, Les Belles Lettres, collection *Vérité des mythes*, Paris, 1997 ; Marie Delcourt, *Hermaphrodite, mythes et rites de la bisexualité dans l'Antiquité classique*, ed. PUF, Paris, 1992.
- 58 - Cette relation étroite a été étudiée par G. et N. Nicolaïdis dans *Mythologie grecque et psychanalyse*, ed. Delachaux et Niestlé, Lausanne, 1994.
- 59 - Détienné et J.P. Vernant, *Les Ruses de l'Intelligence - La Mètis des Grecs*, ed Champs Flammarion, Paris, 1974.
- 60 - Dom Pernéty, *ibid.* p. 531 : *Je dirai seulement qu'Ulysse est le symbole de l'artiste philosophe dans la description de la guerre de Troie, et le symbole de ceux qui cherchent la pierre sans être adepte, dans l'Odyssee.* ; p. 309 : *Cette déesse (Minerve) fut la protectrice des Héros : Hercule et Ulysse l'éprouvèrent dans toutes les occasions. La raison en est que ce sont tous des héros chymiques, et que cette déesse était dans la même catégorie... Par Minerve armée, les chymistes entendent ordinairement leur mercure...*
- 61 - *Livre des Chroniques*, 3, 15-17. Les piliers du temple de Salomon seront un peu plus tard un des grands symboles maçonniques.
- 62 - Nous avons déjà évoqué les possibles relations de Thibault et des Rose-Croix.
- 63 - voir B. Gorceix, *La Bible des Rose-Croix*, traduction et commentaire des trois premiers écrits rosicruciens (1614-1615-1616), ed. PUF, Paris, 1970 ; P. Arnold, *Histoire des Rose-Croix et les origines de la Franc-Maçonnerie*, 1955, réed. Mercure de France, coll. Essais, Paris, 1990 ; F.A. Yates, *La lumière des Rose-Croix*, trad. M. D. Delorme, coll. Bibliothèque de l'irrationnel, ed. Retz, Paris, 1978 ; R. Edighoffer, *Les Rose-croix et la crise de la conscience européenne au XVIIe siècle*, Bibliothèque de l'Hermétisme.
- 64 - *ibid.*, p. 459.
- 65 - Matthieu, 24. 31 ; Corinthiens 15. 52 ; Thessaloniens 4. 15...
- 66 - Apocalypse 20. 13.
- 67 - Machiavel, *Histoire de Florence, praemio* du livre III.
- 68 - Cesare Ripa, *Iconologia...*, Roma, appresso L. Facii, 1603, réed ed. Buscaroli, Milan, TEA, 1992, p. 378.
- 69 - Pascal Varejka : *L'éléphant dans la symbolique chrétienne*, in *Estampille : l'objet d'art*, 2003, n° 382, pp. 48-57. L'Eglise est cette édification qui permet le respect des règles morales de vie, et, dans une perspective eschatologique, est garante du jugement ultime. Nous verrons plus bas que si les premières associations symboliques évoquées sont ici possibles, l'identification à l'Eglise, en tant que structure hiérarchisée, n'est pas ici judicieuse.
- Voir aussi L. Orsi, *The emblematic elephant : a preliminary approach to the elephant in Renaissance thought and art*, in *Anthropozoologica*, 1994, n° 20, pp. 69-85.
- 70 - Arnaud Zucker, *Morale du Physiologos : le symbolisme animal dans le christianisme ancien (IIe-Ve s.)*, in *Rursus*, n°2.
- 71 - *Les Symboles de l'art roman*, ed. du Rocher.
- 72 - Oedipe arriva à Thèbes et trouva la population désemparée après la disparition du roi. Un Sphinx ailé, fils d'Echidna et de Typhon ou du chien Orthros, pourvu d'une tête de femme et d'un corps de lion, traumatisait les habitants de la ville de Thèbes. Certains prétendaient qu'Héra l'avait envoyé pour venger l'enlèvement de Chrysippos par Laïos. D'autres évoquaient une punition d'Apollon ou de Dionysos pour punir les Thébains qui négligeaient leurs rites. Le monstre, assis sur un mur ou un rocher, posait aux jeunes Thébains l'énigme suivante



: "Qui est celui qui marche tantôt sur deux pattes, tantôt sur quatre et tantôt sur trois et qui avance le plus rapidement quand il utilise le moins de pattes ?". Ceux qui n'avaient pu répondre, parmi lesquels Haemon, le fils aîné de Créon, avaient été dévorés. Créon, qui assurait la régence de Thèbes depuis la mort du roi Laios, promettra le royaume ainsi que la main de sa soeur et veuve de Laios, Jocaste, à celui qui apportera la bonne réponse et chassera ainsi pour toujours le Sphinx. Oedipe apportera la réponse suivante au Sphinx : "Tu veux parler de l'homme qui, enfant, marche à quatre pattes et qui, âgé et courbé par l'âge, s'appuie sur un bâton". Le Sphinx se précipitera alors du haut des rochers et décèdera. Ces légendes sont notamment étudiées par Vernant.

73 – *ibid.*, pp 471-472.

74 - XII, 7-12.

75 - Jean de Santeul, trad. Mgr. L. Christiani, in *Citadelle de l'Espérance*, juin 2000, n°36.

76 – S. Détoç, *La gorgone Méduse*, coll. Figures et Mythes, ed. du Rocher, Paris, 2006, pp. 177 et suiv.

77 - *Catalogue de l'exposition : Les Vanités dans la peinture au XVIIe siècle*, Caen, Musée des Beaux-Arts, 1990, p. 258 – A propos d'une Vanité de Madeleine de Boullongne.

78 - Guillaume d'Orange, dit le Taciturne fonda l'Université de Leyde en 1575, récompensant ainsi la ville de Leyde pour avoir résisté aux assauts catholiques. Il lui donna le titre de *Praesidium Libertatis*, "bastion de la liberté".

79 - le but des réflexions de cette assemblée ecclésiastique réunie de 1545-1563 était de contrer la Réforme protestante. La Contre-réforme avait pour moyen de retour à la foi chrétienne un renouveau artistique : de grandes œuvres devant frapper l'imagination du fidèle. Au niveau théologique, ce fut également un retour à la scolastique, et un renouveau thomiste.

80 - Dom Pernéty, *ibid.*, pp. 77-78. Le chien a plusieurs significations : il peut représenté la matière du grand œuvre, mais sa symbolique est essentiellement le *mercure des sages*, le *volatil de la matière* – par rapport au loup qui en représente le fixe.

81 - Dom Pernéty, *ibid.*, p.461 : *le serpent ailé est le mercure des philosophes, ainsi nommé à cause de sa volatilité.*

82 - Jacques de Voragine, *La légende dorée*, coll. *La Pleïade*, ed. Gallimard, Paris, 2000, ch. 9, pp 68-76.

83 - Pic de la Mirandole, *De la dignité de l'homme*, 1483.

84 - Nous laissons sous silence la philosophie aristotélicienne. Si l'on peut considérer des points de convergence entre la cosmologie d'Aristote et celle de Thibault, les philosophies divergent dans leurs concepts et finalité. La cosmologie d'Aristote distingue le monde supralunaire, aux mouvements circulaires immuables et parfaits, et le monde sublunaire, dans lequel nous vivons. Ce monde est régit par la matière et ses mouvements, qui peuvent être imparfaits, parfois non doués de raison, à l'inverse du monde stoïcien. Ce monde est notre Nature dont l'étude est la Physique.

Notre liberté, dans ce déterminisme, tient alors à en suppléer les carences liées à ces imperfections par la pratique de la médecine, de l'art et de la philosophie morale. L'exercice des vertus permet d'éprouver la Nature en puissance, et notre Nature propre en particulier. La philosophie de Thibault vise à transcender l'aspect individuel de cette accession au bien et à ses contingences.

85 - *Commentaire sur le Timée*, 272, 25 sq.

86 - *Théétète*, 176 a.

87 – par exemple : Académie de l'Espée : I, I, p.3 : *Ce que considérant de près, et sachant d'autre part, que tous les Arts ensuivent la Nature, sans jamais y contrevenir, j'en ai pris occasion de vouloir conduire aussi notre Exercice à la même Eschole de cette Souveraine Maïstresse des bonnes inventions.*

I, III, p. 9 : *Tous nos préceptes seront tirés des observations de la Nature même, pour l'assister du secours qu'elle-même nous offre, et l'acheminer au plus haut degré de sa perfection.*

Autre indice peut-être : le symbole de Thibault tenu par la Prudence, vertu première chez les stoïciens.

88 - N'est-ce pas vanité que d'adresser ce livre au roi de France et aux grands princes allemands? Où n'était-ce pas la seule possibilité de détourner l'attention des grands de ce monde de cette escrime italienne qui tentait d'imposer son hégémonie? Ne choisissant pas son camp, universel, au dessus des choix religieux de la Réforme et de la Contre-Réforme qui divisaient l'Europe!

89 - En ce début de XVIIe siècle, la Hollande était considérée par les autres pays européens comme celui de la liberté. Par volonté politique, régnait une certaine tolérance religieuse : *Il n'y a point aujourd'hui de province en tout le monde qui jouisse de tant de liberté que la Hollande, avec une si juste harmonie, cette liberté qui augmente infiniment et qui est le sel de toutes les délices de la Province.* Jean-Nicolas de Parival, *Les délices de la Hollande. Oeuvre panégyrique. Avec un traité du gouvernement., et un abrégé de ce qui s'est passé de plus mémorable, jusques l'an de grace 1650*, ed Pieter Leffen, Leyde, 1651 ; réed. Abraham Geervliet, Leyde, 1655, p. 160.

90 - Académie de l'Espée, I, XIX, p. 5.

91 - voir par exemple : J. Lagrée, *Juste Lipse et la restauration du stoïcisme*, ed. Vrin, Paris, 2003.

92 - A. M. Haas, *Mystique rhénane*, in *Dictionnaire de spiritualité*, XIV, coll. 519.

93 - Marcel Bataillon parle même de "pullulement mystique", voir M. Bataillon, *Erasme et l'Espagne : recherches sur l'histoire spirituelle du XVIe siècle*, ed. Droz, Paris, 2000.

94 - Luis de Molina (1536-1600) est un jésuite espagnol. Son ouvrage majeur, qui eut une portée considérable, est sans doute *Concordia liberi arbitrii cum gratiae donis, divina praescientia, providentia, praedestinatione et reprobatione concordia*, Lisbonne, 1588, et des rééditions augmentées avec des réponses aux critiques publiées à Anvers en 1595 et 1609. Traduction française de sections de la partie IV : V. Aubin, *Aussi libres que si la prescience n'existait pas : Molina et la science moyenne au secours de la liberté*, in *Sur la science divine*, ed. J.-C. Bardout/O.Boulnois, Paris, 2002, pp. 382-411.

95 - On pense notamment à l'œuvre de Don Jeronimo de Carranza. Thibault a été en relation avec un élève direct de Carranza, Mendez de Carmona. Les théoriciens espagnols de l'escrime ont nommé leur escrime : *verdadera destreza* que l'on peut traduire par "compétence vraie". Cette notion de compétence introduit implicitement celle d'un apprentissage.